

LA VIE MODERNE

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS

TROIS MOIS 6 fr. SIX MOIS 12 fr. UN AN 24 fr.

TROIS MOIS 6 fr. SIX MOIS 12 fr. UN AN 24 fr.

DIRECTION : 3 bis, RUE LABRUYÈRE

Union postale : 32 fr.

Union postale : 32 fr.

TEXTE

CHAÎNE DE SOUVENIRS : *Auguste Vitu.*

LA QUESTION DES DÉCADES : *Adolphe Flourette.* — LE FAISSEUR D'HOMMES : *Georges Barral.* — CARNOUQUE D'ÉTÉ : *Maurice Guillaud.* — GRANDES MANŒUVRES : *Etouppille.* — L'ŒIL FUTURE (suite) : *Comte Villiers de l'Isle Adam.* — NOTES HÉRALDIQUES : *Comte Jean de Bay.* — HÉRÉSIS : *Sous le CLOTTES ROUGES : Etouppille.* — PETITS ÉCRIS. — THÉÂTRES. — CHIFFRE L'ÉDITEUR. — SPORT : *Jean Gaultier.* — BULLETIN FINANCIER : *G. M. F.* — LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE : *Hamel.*

DESSINS

Les grandes manœuvres : ALERTE AUX AVANT-POSTES : COMPOSITION DE *J. Beuzon.* — UN ACCIDENT : DESSIN DE *Samuel Franck.* — REPOS : DESSIN DE *G. Bigot.* — LETTRE OMBEL : *Jeanand.* — L'ÉPREUVE : DESSIN DE *Henri Cresson.* — LA MARCHANDE DE PETIT SOIR : DESSIN DE *E. Bernard Leno.* — PETITS MANŒUVRES : DESSIN DE *Richard.* — EN SELLE ! DESSIN DE *Henri Cresson.* — FANTAISIE SUR NOTRE PRIME : COMPOSITION DE *Rosé Moncy.*

LES GRANDES MANŒUVRES



ALERTE AUX AVANT-POSTES

Composition de J. Beuzon.

il vient de consacrer une savante monographie. C'était M. René Biémont, l'auteur d'un roman presque introuvable aujourd'hui, intitulé *le Petit-Fils d'Obermann*, qui mériterait bien les honneurs d'une réimpression, né fût-ce que pour justifier les éloges accordés par Sainte-Beuve à cette œuvre d'une exquise originalité.

On voit que je faisais mon noviciat de critique dramatique en assez bonne compagnie.

Qui m'y avait introduit ? Ceci est une autre histoire qui pourrait me mener loin, si je ne fixais à un cran d'arrêt la chaîne des souvenirs.

AGUSTE VITU.

LA QUESTION DES DÉCADENTS

Quand on attaque Alce FLOUPELLE, il se défend et la défense comme l'attaque, — est en droit de paraître ici, sans que sa forme gauloise-vivante puisse être un obstacle. Dans leur réponse, MM. Henri Cabanel et Gabriel Vieux qui sont les deux l'unique et intéressant Alce FLOUPELLE, ont en passant lancé quelques coups de griffe à d'autres qu'aux parties en cause, et comme ils ne sont point les profiteurs et ne sont point les derniers à le faire, la *Vie moderne* tient à retenir encore combien elle est eclectiquement ouverte à toutes les tentatives littéraires et artistiques. La *Vie moderne* cependant ne partage point les querelles d'écoles qui se traduisent par des malveillances ou des mépris systématiques : elle estime par exemple qu'il y a injustice à ne pas comprendre la valeur de M. Sardou, ce maître ouvrier dramatique. Mais nous n'avons pas à le défendre ici, ni non plus que d'autres, également visés, et que la *Vie moderne* s'honore de compter parmi ses collaborateurs.

Monsieur le Directeur,

Je lis dans le dernier numéro de la *Vie moderne* une chronique de M. Edouard Rod où je suis terriblement maltraité. Cet homme sévère, mais injuste, n'y va pas par quatre chemins. Il affirme, à la face du monde, que je n'ai ni esprit, ni goût, ni intelligence. Excusez du peu ; vous m'en voyez consterné.

Tout compte fait cependant, je pense que je n'en mourrai pas encore cette fois. Comme vous le dites à merveille, les épidermes d'aujourd'hui « sont suffisamment cuirassés pour qu'on puisse employer les épithètes les plus aiguës et les qualificatifs les plus durs. » En ce qui me concerne, j'accepte volontiers les coups, à condition de les rendre, et, puisque votre préambule m'y autorise, vous trouverez bon que j'use de la permission.

M. Rod et moi, d'ailleurs, nous n'avons rien à nous reprocher. Il trouve que j'ai fort peu de talent, et moi je trouve qu'il en a bien moins encore, si c'est possible. Nous voilà donc quittes.

Aussi n'aurais-je pas même songé à riposter, si il ne s'agissait que d'une question de forme. Mon adversaire n'est pas un juge assez sûr en matière de goût, pour qu'il vaille la peine de discuter ses arrêts, ne fût-ce qu'en passant ; mais il y a autre chose dans son article et c'est à quoi je tiens à répondre.

À l'en croire, Floupette, le terrible, l'abominable Floupette, ne serait autre qu'une des mille formes de l'esprit de négation, s'ingéniant à tuer l'avenir dans l'œuf, la hideuse vipère, le crapaud qui souille de sa bave les jeunes églantines, le conservateur-borne, assassin du Progrès, l'hydre de la Réaction qui relève la tête.

Ne dirait-on pas qu'il s'est embusqué au coin d'un bois, pour égorger traitreusement, avec un petit couteau, de pauvres bonnes gens sans défense ? Une telle scélératesse est à faire frémir.

Ah ! monsieur Rod, je vais bien vous scandaliser. Mais, je vous en prie, je vous en supplie, laissez-moi rire un instant.

Là, c'est fini. Maintenant continuons, si vous voulez bien, et, pour peu que le cœur vous en dise, méprisez-moi tant qu'il vous plaira.

Il ne rit pas, lui, M. Rod. Ah ! il donc ! Et je me figure que c'est là où le bât le blesse. Pas « d'esprit gaulois », à coup sûr, et même pour parler franc, aucun esprit d'aucune sorte. Parce qu'il est naturellement lugubre, tout le monde doit l'être. L'éternelle histoire du renard qui a la queue coupée.

Écrivain estimable, ponctuel, honnête, sérieux, profondément convaincu, sorte de prédicateur-momie égaré dans le naturalisme contemporain, il sait la grammaire et met l'orthographe. À part le sentiment de la mesure et quelques autres petites choses, je suis prêt à lui reconnaître toutes les qualités imaginables. Il a la grâce des ours de sa patrie et parle un français délicieusement fédéral. Pour ramper (l'expression est de lui), il rampe, et consciencieusement dans la galère littéraire ; par exemple, c'est bien tout.

Faut-il donc lui expliquer ce qu'est Floupette et qui est Floupette et ce qu'il a voulu ? La tâche est ardue ; je l'essaierai pourtant.

Un mot d'abord sur le succès extravagant, j'en conviens de la plaquette. Ouh ! si vous y tenez, je crierais avec vous sur les toits, que ce succès ne correspond en rien au mérite de l'œuvre. Ce n'est qu'une bambochinade sans prétention, une pochade lestement enlevée après boire, en un jour de belle humeur et dont le seul mérite est d'être assez gaie, sans ombre de rancanceté.

Tout juste l'importance d'un éclat de rire.

Voilà ce que M. Rod n'a pas compris et ne comprendra probablement jamais. Il a cru de très bonne foi que je m'étais évertué, que j'avais peiné pour contrister de pauvres diables qui n'en pouvaient mais. La plaisanterie, si par aventure l'idée lui venait de plaisanter, mais c'est bien invraisemblable, lui apparaîtrait sans doute sous la forme de quelque chose de très lourd et de très massif, comme qui dirait un carré de maçonnerie. Il n'y peut rien, d'accord ; mais il est toujours pénible d'entendre un aveugle parler des couleurs.

Et puis s'imagine-t-il que des articles comme le sien vont couper court à tout ce bruit doit je commence moi-même à être importuné, et dont, pour le dire en passant, je ne bénéficie d'aucune sorte. (Voir pour plus ample informé l'éditeur Favier.)

J'allais m'endormir d'un bon sommeil, probablement pour toujours, et voici qu'il me réveille d'une façon un peu bien brutale. C'est au moins maladroit.

Vous attroupez vous-même les passants dans la rue ; sachez le bon sens de ne pas crier à l'encombrement.

Quant à trouver dans les *Déliquescences* toutes les noirceurs dont M. Rod me gratifie avec ingénuité, il faudrait avoir pour cela les lunettes de ce bon Suisse, et j'avoue que je ne les ai pas.

Que M. Rod le sache bien, Floupette est moderne autant et plus que lui. S'il n'a aucun goût pour le pédant, le solennel et le compassé, s'il n'est pas du tout dogmatique, aucun des curieuses tentatives artistiques de cette époque de transition ne l'a laissé indifférent. Il ne va pontifier dans aucune chapelle et ne bat la grosse caisse devant aucune baraque. Il ne fréquente ni M. Ohnet, ni M. Sardou, n'admire que médiocrement MM. Cabanel, Guillaume et Bouguereau, et n'a pas l'habitude de se vêtir en soldat Romain. Pas *pompiers* pour un sou, Floupette. Il attend les chefs-d'œuvre futurs et ne sera pas le dernier à les applaudir. Même il s'engage à lire M. Rod, le jour où M. Rod sera lisible. Bien loin de vouloir étouffer les jeunes talents, comme on l'en a méchamment accusé, il s'imagine leur avoir rendu service en débarrassant le terrain devant eux.

Aux heures troubles et indécises comme la nôtre, lorsqu'une école est tombée et qu'aucune autre ne se sent assez d'autorité pour s'emparer de la succession vacante, bien des

essais confus se produisent où l'instinct a plus de part que la réflexion. Chacun tire, de son côté, se figurant parfois inventer lorsqu'il ne fait que se souvenir, très roccoco souvent au moment même où il se croit le plus neuf. De ce conflit de tendances diverses se dégage quelque chose d'extrêmement mêlé, de suprêmement embrouillé, qui n'en reste pas moins, à tout prendre, très intéressant.

Du mal en masse et du bien en foule.

A côté de trouvailles exquises, d'échappées délicieuses sur un art nouveau qui n'a pas encore trouvé sa formule, que d'affectations, de subtilités, de préciosités inutiles, que de pose et d'enfantillage! Cela prête quelquefois à sourire aux gens qui ne sont pas comme M. Rod, et pour cause, irrémédiablement graves. Tout en conservant une estime profonde pour les vrais artistes qui *cherchent*, sans trouver toujours, Floupette a cru pouvoir blaguer légèrement, en bon camarade, ce qui chez eux lui semblait un tantinet ridicule. C'est là tout son crime. Ayant à parler de gens dont le talent, très réel d'ailleurs, admet une part de fumisterie, mais M. Rod, ce profond penseur, ne s'en doute même pas; il a été, lui aussi, quelque peu fumiste. Mérite-t-il pour cela d'être pendu?

Un des plus fins lettrés de ce temps, appréciant dans le *Gil Blas*, les *Déliquescences*, dit en propres termes : « Des parodies, vous le devinez! Depuis longtemps je n'en ai vu de mieux troussées, d'un esprit plus alerte et d'une inspiration plus affectueusement ironique. Il ne s'agit pas de ces lourdes farces excitant un rire grossier par l'anachronisme et le coq-à-l'âne, mais d'un genre de parodie tout à fait délicat et subtil; croquant plutôt l'idée d'une mutation savante — quoique soulignée aux endroits voulus de lazziis rapides et malicieux — que ferait d'un comédien un autre comédien, son égal. Pour cela, il est nécessaire d'aimer un peu ce qu'on raille, de façon que les victimes soient les premières à s'amuser du bon tour. » C'est là la vérité, toute la vérité. M. Paul Arène l'a merveilleusement saisie. Il est vrai qu'il est homme de beaucoup d'esprit, ce qui doit le faire assez mal voir de M. Rod. Dirai-je maintenant que « ces choses exquises de mélancolie, de tendresse, de douceur, qu'on trouve à chaque pas dans les volumes de M. Verlaine », « ces rares qualités d'expression qui font des *Syrtex* de M. Moréas un début plus que remarquable », c'est Floupette lui-même qui, le premier, les a signalées à M. Paul Bourde?

Dirai-je qu'il n'a pas attendu M. Rod pour apprécier à sa valeur le curieux talent de MM. Laurent Tailhade, Charles Morice et Stanislas de Guaita?

Ajouterai-je que la plupart de ces messieurs sont de ses amis personnels, et que, bien éloignés de lui en vouloir, ils ont été les premiers à s'amuser de plaisanteries inoffensives qui ne pouvaient les blesser ni les atteindre?

Que voulez-vous, M. Rod? Ce sont encore des hommes d'esprit. La chose, j'en conviens, est déplorable, mais je n'y puis rien.

A parler franc, s'il est quelqu'un qu'en dépit de l'excellence de ses intentions, on s'étonne de trouver, en cette affaire, c'est M. Rod lui-même. Sa manière lourde, filandreuse, triste

et maussade comme un jour sans pain, est dépourvue au suprême degré d'imprévu, de grâce, de légèreté, de nuances, en un mot de tout ce qui fait le charme infini de la poésie nouvelle; en ses bons endroits. Ce n'est pas précisément le même art. Que diable donc vient-il faire en cette galère?

Toutes ses accusations sont de même farine :

L'épithète de *décadent* n'a rien d'injurieux. Elle est de Baudelaire et non de Floupette. Théophile Gautier l'a reprise en sa merveilleuse préface aux œuvres du maître, et après lui M. Paul Bourget dans une excellente étude que M. Rod ne saurait ignorer. Même, si je suis bien informé, M. Verlaine se déclare volontiers *décadent*, et le mot n'est pas pour l'offenser. Pourquoi se montrer plus royaliste que le roi?

Quelques journalistes, à propos des *Déliquescences*, ont fait preuve d'une rare ignorance. Le fait est possible, mais encore une fois, en suis-je responsable? Ils ont attribué à M. Rimbaud un vers de Baudelaire. Je les blâme de toutes mes forces. Par malheur M. Rod n'est pas davantage à l'abri de la critique. Citant une des plus jolies pièces des *Romanes sans paroles*, il imprime :

Il pleut dans mon cœur.

Qu'il relise ses classiques; il verra que le texte exact est :

Il pleure dans mon cœur.

Mais soyons moins sévère que lui et passons bien vite.

Reste la vieille querelle faite à l'esprit français. J'aurais quelque honte de le défendre. Il se défend assez lui-même. Certes vous ne taxeriez avec raison d'outrecuidance et vous auriez beau jeu à vous moquer, si, à propos d'une gaudriole d'après-midi de carnaval, j'allais évoquer les grands noms de Rabelais, de Molière et de Voltaire. A quelques égards, c'étaient, eux aussi, des farceurs, voire des blagueurs et des plaisantins. Je n'ai pas néanmoins entendu dire qu'ils fissent moins d'honneur à la littérature que M. Rod et ses congénères.

Le boudin même n'est pas à dédaigner. M. Rod ne l'aime pas; c'est son affaire. Mais il a mauvaise grâce à cracher dans la casserole pour en déguster les autres.

Créyez-moi, Monsieur Rod, la vérité gagne parfois à ne pas être accommodée à la sauce genevoise et il est très possible d'être sérieux sous une forme plaisante.

Le génie sans doute se suffit à lui-même et n'a besoin d'aucun adjuvant. Nous qui n'avons aucun génie, tâchons d'avoir de l'esprit, de temps à autre, et ne preçons pas toujours des vessies pour des lanternes.

Acclamons le talent, d'où qu'il vienne. Applaudissons à toutes les tentatives neuves et hardies sans distinction d'écoles et de boutiques.

Méflons-nous surtout des formules toutes faites. Evitons tous les clichés; il y en a, vous le savez, de classiques et de romantiques; il y en aura bientôt d'*impressionnistes*. Les uns ne valent pas mieux que les autres.

Bonsoir, Monsieur Rod, portez-vous bien; buvez frais, ayez de jolis rêves, et, je vous en conjure, soignez votre foie qui est un peu malade.

ADOLPHE FLOUPEPTE.

LE FAISEUR D'HOMMES

L'article de M. Alexandre Dumas a été, comme tout ce qui vient de lui, très remarqué et commenté dans la Presse. Il nous vaut la communication suivante que M. Georges Barral nous fait au nom de la science physiologique.

Monsieur et cher confrère,

Voulez-vous me permettre de venir, moi troisième, le plus humble et le plus obscur, après M. Alexandre Dumas et mon ami Dubut de Laforest, vous dire dans votre intéressant journal ce que je pense de la fécondation artificielle. Au

reste, j'ai quelque droit à entrer dans le débat comme préfacier du *Faiseur d'Hommes* au lieu et place du célèbre père de la *Dame aux Camélias*. La succession m'est échue sans l'avoir sollicitée, espérant toujours qu'un plus digne viendrait me remplacer dans l'exposition d'un sujet si capital. Ne craignez pas pour vos lectrices. Je ne dirai rien ici qui puisse les effa-